

Bob, Andy, Madame et RDD
Bob

Jean Cléo Godin

Number 131 (2), 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J. C. (2009). Review of [Bob, Andy, Madame et RDD : *Bob*]. *Jeu*, (131), 15–18.

Bob

TEXTE DE RENÉ-DANIEL DUBOIS / MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT
SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES ET ACCESSOIRES PIERRE-ÉTIENNE LOCAS

COSTUME DE MICHELLE ROSSIGNOL FRANÇOIS BARBEAU / ÉCLAIRAGES ÉTIENNE BOUCHER

MUSIQUE ORIGINALE ALAIN DAUPHINAIS / IMAGES PIERRE MIGNOT / CONSULTATION VIDÉO ET MONTAGE YVES LABELLE

AVEC CYRIL FONSECA, ROBERT LALONDE, BENOÎT MCGINNIS, ÉTIENNE PILON ET MICHELLE ROSSIGNOL

CHŒUR : MARC BEAUPRÉ, FRÉDÉRIC BLANCHETTE, CHARLES DAUPHINAIS, MATHIEU GOSSELIN, AGATHE LANCTÔT,
MILÈNE LECLERC, JEAN-MOÏSE MARTIN, CHRISTIANE PROULX ET VÉRONIQUE RODRIGUE.

PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 28 OCTOBRE AU 30 NOVEMBRE 2008.

JEAN CLÉO GODIN

BOB, ANDY, MADAME ET RDD

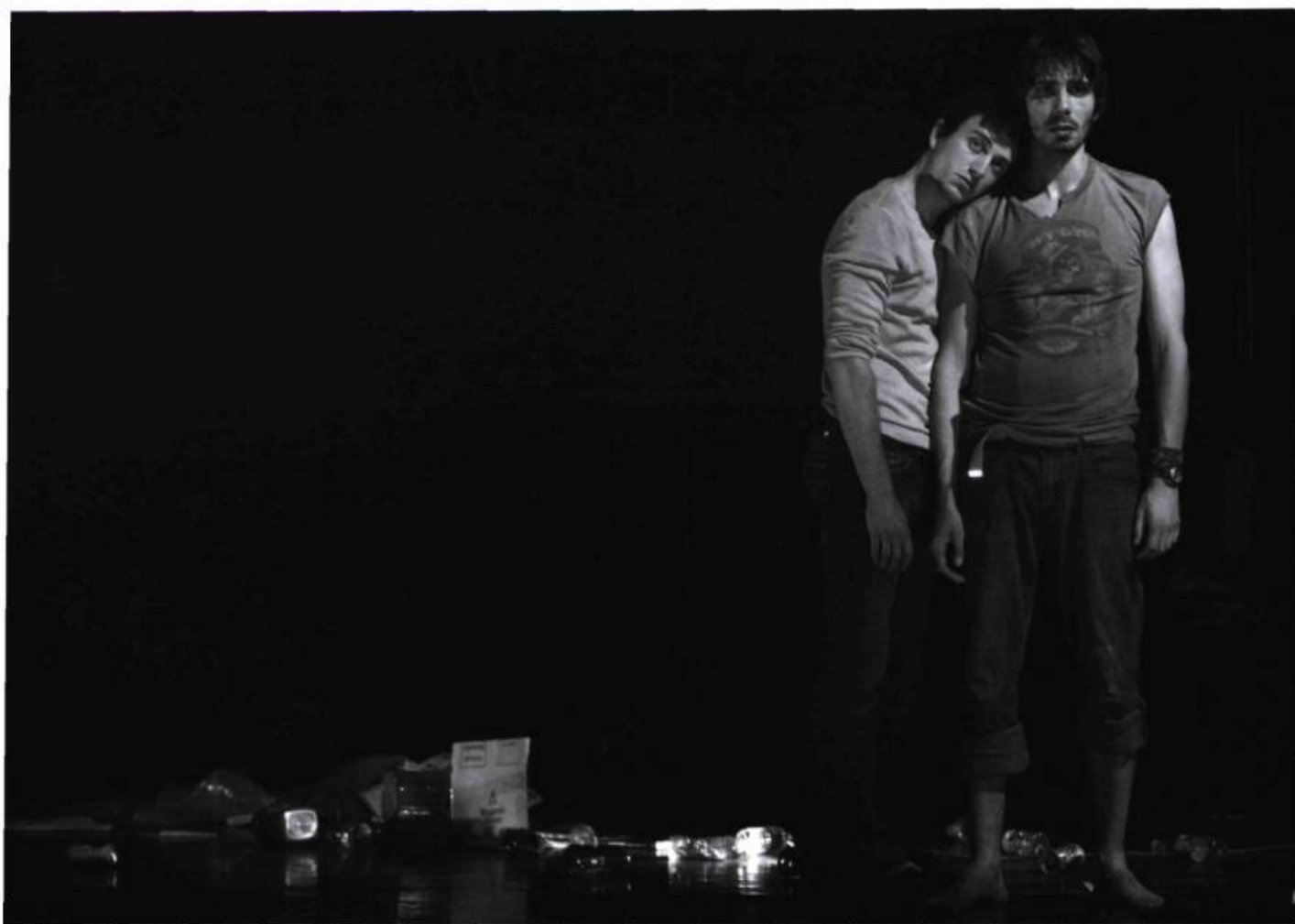
Certains ont pu croire que la quête d'identité avait disparu de nos scènes, notamment depuis la génération de 1980 dont René-Daniel Dubois fut l'un des éminents représentants. Or, le théâtre des dernières années nous a bien démontré qu'il n'en était rien. Sans doute la question de l'identité nationale est-elle moins obsédante, mais on la retrouve partout ailleurs. Chez Dubois, cette quête est inévitablement sexuelle et toujours liée à une altérité linguistique – inscrite ici dans les noms anglais –, comme si cette altérité devait suppléer à l'altérité sexuelle – à moins qu'elle ne vienne signifier l'impossible accomplissement du désir. On se souvient de *Being at Home with Claude* où le titre anglais renvoyait à un objet de désir décrit comme un étudiant en lettres françaises peut-être hétérosexuel ou bisexuel, assassiné par un amant homosexuel cherchant ainsi à immortaliser une extase amoureuse dont il sait qu'elle est éphémère. Dans *Bob*, les protagonistes se nomment Andy et Bob – « Ça fa Québec en Christ, ça : Bob pis Andy¹ » (p. 45) ; s'ils finissent par éprouver du sentiment l'un pour l'autre, ce ne sera jamais de même nature et, comme en contrepartie du désir homosexuel qu'éprouve Andy, on évoque la relation un peu trouble, elle aussi inachevée, du comédien Bob et de sa « maîtresse » de théâtre nommée Madame Fryers. Il n'y a jamais, dans ces rapports pour ainsi

dire multiethniques (qu'on retrouve du reste dans toutes les pièces de Dubois), d'accommodements raisonnables... Mais il faut tout faire d'instinct, avec passion. À Andy qui demande « On va où ? », Bob répond simplement : « Nulle part. Pis ça presse. » (p. 43)

L'anecdote de départ a quelque chose d'insolite. C'est le plein été. « L'été cuisant. Grand soleil. » Deux coursiers peut-être éblouis par cette chaleur et roulant trop vite entrent en collision et aussitôt s'amorce entre les deux un étrange dialogue, Andy semblant fasciné soudain par la couleur des yeux de Bob : « As-tu vraiment les yeux que j'ai vus ? », ce qui amène Bob à répliquer : « Hey, cou-don, c'est-tu dans ma tête à moi ou bendon si t'es weird en tabarnak, toi ? » (p. 11 et 20) Drôle de rencontre, accidentelle et brutale, mais ces deux inconnus ne cesseront à partir de là de se poursuivre et de se fuir, de s'attirer et de se repousser, chacun cherchant à percer la carapace de l'autre tout en protégeant la sienne. L'un est gay, l'autre pas, et malgré cette différence essentielle dont ils prennent conscience dès les premiers instants, ils sont inexplicablement aimantés l'un vers l'autre. « Tabarnak ! C'est le coup de foudre, ça, mon chum ! » (p. 23), ironise Bob. Andy se décrit lui-même comme « un funambule, sur son fil de fer » (p. 25) et il a vite compris que Bob cherche lui aussi à se maintenir en équilibre au-dessus du vide. Deux

1. Les références sont à l'édition Leméac, 2008.





Bob de René-Daniel Dubois, mis en scène par René Richard Cyr (Théâtre d'Aujourd'hui, 2008). Sur la photo, ci-dessus : Benoît McGinnis (Andy) et Étienne Pilon (Bob) ; ci-contre : Michelle Rossignol (Madame Fryers), Étienne Pilon (Bob) et Benoît McGinnis (Andy). © Valérie Remise.

êtres fragiles, éminemment vulnérables dont on finira par découvrir la riche intériorité. Mais ce cheminement toujours douloureux sera long, tortueux, répétitif, se dégageant du récit par miettes et par bribes, dans une écriture saccadée : « Mais, Y avait les autres. Les curés ordinaires. Le Pape. Eux-aut', i' z'y étaient, dans l'monde. » (p. 75). Cette langue aussi haletante qu'une émotion brute, il m'a semblé que Dubois en abusait, au détriment du sens, qui demeure parfois incertain.

À la scène 9 intitulée « Chez Bob », on entend le chœur dire : « Et c'est ici que notre pièce commence². » (p. 82) Une intervention étonnante, qui pose de manière un peu maladroite, peut-être, la question de la théâtralité, au moment même où le spectateur a l'impression que la pièce pourrait se terminer : c'est en effet au milieu de la scène suivante qu'il y a entracte, au terme d'un long monologue de Madame Fryers qui semble annoncer le dénouement de la relation amoureuse entre Andy et Bob : « J'ai enfin entendu la voix de celui que j'aime. Et j'ai entendu son rire. Oui. Le monde vient de changer de visage. Et de cœur. » (p. 103) Fallait-il comprendre que la seconde partie s'opposerait à la première comme la fiction à la réalité ? C'est pourtant le contraire qui semble se produire puisque les interventions de Madame Fryers passent des séquences vidéo à une interprétation *live*. On apprend aussi que, dans la « vraie vie », Bob se nomme Antoine et Andy, Sébastien, les deux « messagers à vélo » révélant en même temps leurs véritables personnalités : Sébastien est un musicien doué mais inconnu, alors que Bob qui se présentait comme un *drop-out* n'ayant pas terminé son secondaire est en fait un comédien vivant dans un taudis avec pour seule richesse une bibliothèque bien garnie. Récupéré on ne sait comment par un metteur en scène, on nous apprend qu'il interprète magistralement, à la fin, le rôle de Lorenzaccio. « Artistes en exil intérieur, ils se reconnaissent spontanément dans l'humanité de l'autre³ », a écrit fort justement un critique.

Dans *Le Devoir*, un autre critique note que dans « ce texte au romantisme souvent exacerbé », il est « difficile [...] de ne pas entendre la voix de Dubois », c'est-à-dire d'un dramaturge toujours porté à « quelques bonnes tirades, plus caustiques que felleuses⁴ » mais également très cultivé qui multiplie les références et les citations – à Racine et à Musset bien sûr, mais aussi à Camus, à Robert Lalonde ou à Oscar Wilde – au milieu desquelles finit par se perdre le récit premier : cette histoire de deux garçons chez qui une rencontre accidentelle fait naître un amour impossible. Oui, c'est tout l'univers de Dubois qui resurgit, cet univers plus surréaliste et romantique que réaliste, où tout est démesure et où la sexualité semble inséparable d'une extrême violence. Celle de Bob : « Ça, l'désir, ça rend pas

violent. [...] Sauf le désir pas d'objet. » Or, cette réplique suit une scène où « Bob se met à se frapper la tête sur le mur » et s'écrie : « Chus fou ! » (p. 90-91). C'est évidemment, ici, à *la Charge de l'original épormyable* qu'on songe. Mais c'est à la lecture du texte qu'apparaissent véritablement toute la folie et toute la violence de ce personnage qui, un jour, aurait failli tuer un client qui lui a fait des avances. Mais plutôt que de plonger le spectateur dans la violence et l'irrationnel – comme dans *Ne blâmez jamais les Bédouins* ou *Being at Home with Claude* –, ces deux garçons pédalent alors sur une bicyclette forcément stationnaire, comme pour suggérer que leur désir tourne en rond sur le thème « je t'aime... moi non plus ». Le spectateur se retrouve du côté du réalisme, et donc du vraisemblable qu'il aurait au contraire fallu évacuer : il finit par se dire que trop, c'est trop et la quête d'amour ou d'amitié cesse d'être crédible, même si la « vraie vie » nous en offre plein d'exemples.

Il m'a surtout semblé que ce texte trop long contenait au moins deux pièces dont chacune aurait gagné à vivre sans l'autre : le récit de la rencontre amoureuse de Bob et Andy, et celui de la relation complexe – professionnelle et personnelle – entre Bob et Madame Fryers. Ces dernières scènes, essentiellement nourries par de longues tirades, évoquent à n'en pas douter *Elvire Jouvet 40*, un exercice dramatique traversé par le désir amoureux où l'ego du comédien est constamment mis à mal : « Vous, infatué cabotin, ne trouvez rien de mieux à faire que de trouver qu'ils ont des problèmes d'ego à régler⁵ ? » (p. 138) C'est pourtant Madame Fryers, dans cette pièce, qui semble la plus infatuée, et son cabotinage, s'il ne manque ni d'intérêt ni de pertinence, distrait du premier récit plutôt que de le compléter ou d'en faire mieux voir le sens.

Chez Dubois, la démesure se retrouve décidément partout ; c'est à la fois ce qui plaît et ce qui agace. On n'imagine pas les personnages autrement que rebelles, excessifs et écorchés vifs : voilà justement, je pense, ce qui attire le public, venu nombreux remplir le Théâtre d'Aujourd'hui. Mais ce public aurait été mieux servi si l'écriture avait été plus resserrée – en faisant l'économie, par exemple, de ces considérations inutilement vulgaires sur la masturbation, qui ne contribuent en rien à la bonne compréhension du récit –, et le récit moins éclaté. Madame Fryers, interprétée par la grande Michelle Rossignol, méritait peut-être de prendre presque toute la place mais, ce faisant et jusqu'à la dernière scène, elle vole la vedette à deux personnages également interprétés avec brio par Étienne Pilon et Benoît McGinnis et qui semblent se quitter sur un serment de fidélité amicale, au son d'une musique nouvelle composée par Andy. Comme si naissait un nouvel espoir. Je rêve d'entendre un jour toute cette « œuvre nouvelle » d'Andy, dans une nouvelle pièce consacrée à deux artistes : Bob et Andy. ■

2. Notons que les scènes sont curieusement subdivisées comme dans un travail universitaire, cette première subdivision (9.0) s'intitulant justement « Faux départ »...

3. Jean Saint-Hilaire, « Le Théâtre d'Aujourd'hui. 40 ans à faire connaître nos auteurs », *Le Soleil*, 24 novembre 2008, « Arts et spectacles », p. 32

4. Alexandre Cadieux, « La voix de son maître », *Le Devoir*, 3 novembre 2008, p. B8.

5. Cette réplique a été coupée dans la version utilisée par le metteur en scène. Je remercie Marie-Thérèse Fortin qui m'a donné accès à cette version. Environ dix pour cent du texte a été coupé, et certaines scènes de la deuxième partie ont été interverties.